

La visiteuse

Une nouvelle de Fabienne Lambard, Nantes (Loire-Atlantique)

Madeleine, jeune retraitée un peu désœuvrée, devient visiteuse de prison. Son premier visité ne s'en laisse pas compter...

La première fois que j'ai vu Michel P., il m'a aussitôt déplu. Néanmoins, je n'étais pas là pour faire une rencontre ; je prendrais mon mal en patience. Je me suis donc assise sans attendre qu'il m'y invite.

- "Voilà, ai-je commencé un peu gênée. Je suis Madeleine."

Il a paru amusé. Pour lui, cette visite n'avait rien d'une première. Pour moi qui étais entrée ici par le plus grand des hasards, ce fut une révélation.

Je venais de passer une première année de retraite lamentable. Je n'avais pas senti venir les vacances et n'avais donc aucun plan pour la suite. C'est ainsi que je m'étais enlisée dans une sorte d'indolence assez proche de la déprime. Le sentiment piteux de ne plus servir à rien, d'être bonne à jeter. Et malgré les protestations vigoureuses de mon mari, j'avais sombré dans le plus noir des cafards. Je m'en étais un jour ouverte à une ex-collègue plus jeune : son père, nouvellement retraité, visitait des détenus et semblait trouver une certaine sérénité à se rendre utile. Elle m'avait alors proposé un entretien avec lui. J'y étais allée sans enthousiasme, mais il m'avait appris ce qu'il fallait savoir. Il m'avait dit combien cela pouvait être enrichissant de part et d'autre. Bref, il m'avait convaincue.

Voir le soleil du dehors

C'est ainsi qu'après de longs mois d'attente et une multitude de papiers administratifs dûment signés, j'ai pris le chemin de la Centrale, comme on l'appelle ici. J'ai tout d'abord rencontré des avocats et surtout, des éducateurs, avec lesquels j'ai eu les mêmes relations cordiales que celles que j'avais pu connaître dans ma vie d'enseignante. Ils m'ont fait faire mes premiers pas dans la prison en me laissant visiter les parloirs, des pièces de deux mètres sur deux dans lesquelles, je l'ai vite constaté, il faisait chaud l'été et froid l'hiver. Juste une petite table et deux chaises : une pour le détenu, l'autre pour l'avocat... Pour moi, bientôt. Enfin, mon premier permis de visite m'a été délivré, avec mon nom accolé à celui d'un détenu, Michel P. Il y avait alors deux inconnus. Le hasard ferait le reste.

Je ne me souviens pas trop de notre premier échange, si l'on peut nommer cela ainsi. Michel P. se faisait tirer l'oreille pour grogner quelques onomatopées et me sollicitait en revanche pour remplir les blancs. Que lui dire ? Quels propos tenir à quelqu'un dont on ignore jusqu'aux raisons de son incarcération ? Mais il était tenace et persuasif : il souhaitait que je lui parle de moi, de ma vie. Celle d'hier, d'aujourd'hui. De celle enfin qui se vit dehors, avec ses aléas, ses bonnes surprises, ses accidents aussi... C'est une de ses rares phrases intelligibles qui m'en a persuadée : « Voir le soleil de l'intérieur n'est rien quand on est sûr de ne plus le voir ailleurs. »

Soit, je lui parlerais. En éludant.

Prise au jeu du mensonge

J'ai donc éludé, et ce faisant, me suis prise au jeu du mensonge. Un mensonge par omission n'en est pas vraiment un, si ? Dans ce cas, j'avais beaucoup menti dans ma vie. Ne pas avouer à un

élève qu'on a demandé son placement dans un foyer. Ne pas dire à ses collègues qu'on crève de trouille à la visite de l'inspecteur. Ne pas dire à ses enfants qu'on souffre. Ne pas dire à son mari qu'on s'ennuie. Faire toujours bonne figure, qu'il pleuve ou qu'il grêle dans son existence parce que c'est nécessaire. Je continuerais donc à faire preuve d'entrain avec ce Michel P. Qu'importe ce qu'il a fait. Ici serait le *no man's land*, le havre où je pourrais souffler. Drôle d'endroit, peut-être ? À peine cette idée a-t-elle eu le temps de grimper jusqu'à mon cerveau que le gardien est apparu à la porte. L'heure était passée. Je me suis levée. Michel P. n'a pas pris la peine de me saluer. Il est sorti, le dos voûté, à la suite du maton. Et voilà. Le passage de grille en grille, le carillon des clés, le chuintement des verrous. La sortie en plein air, enfin, avec le soleil qui crève les yeux. La recherche de ma voiture à l'aveuglette. Affalée sur le fauteuil familial, je savourais mon état de femme libre.

Après, il m'a fallu du temps pour me remettre. J'ai pris le chemin des écoliers pour rentrer, une fois n'est pas coutume. Je suis sortie de l'agglomération et j'ai roulé, roulé droit devant moi. Il était tard lorsque j'ai poussé la porte d'entrée. Inquiet, mon mari avait déjà appelé les enfants...

Où avais-je posé le pied ?...

“Mais non, je suis là, l'ai-je rassuré, ne t'en fais donc pas, c'est cette visite qui m'a toute chamboulée.” À table, j'ai simulé la faim. Plus tard, j'ai simulé le sommeil. Tant que j'y étais, je pouvais continuer sur ma lancée. Dans la nuit, en revanche, je me suis éveillée pour réfléchir. Où avais-je posé le pied ? Je pouvais encore faire demi-tour, me prétendre malade ou prétexter une quelconque incompatibilité. Mais non.

J'y suis donc retournée la semaine suivante. La fouille initiale, les serrures, les portes coulissantes, les cris des détenus. On m'a fait pénétrer dans une salle d'attente dans laquelle je me suis sentie seule. Seule avec l'histoire que j'avais commencé à raconter. Au bout d'une heure interminable, un surveillant m'a fait traverser un tas de couloirs précurseurs au petit parloir. Il était là à m'attendre, assis quand j'étais debout, la tête enfoncée dans sa pogne quand je me tenais raide de malaise. Il m'a encouragée d'un mouvement du menton, allez, vas-y, Madeleine. Je ne me suis pas fait prier. J'ai raconté dehors. J'ai raconté une autre Madeleine qui aurait vécu ailleurs, à la campagne. Qui aurait fait un autre métier, bibliothécaire (ça change), qui n'aurait ni mari ni d'enfants (pas d'attache, c'est plus sûr). Une femme pète sec à qui on ne la fait pas. Et je m'appliquais comme une écolière studieuse à conserver ce ton abrupt qui sied si bien aux femmes en tailleur. Je suivais avec attention la courbe de ses sourcils et l'arrondi de ses yeux ternes. Il semblait apprécier mon verbiage incessant mais j'aurais aimé qu'il y participe. Peine perdue.

Parfois, il se plongeait dans d'autres souvenirs

Je décidai alors de noter les mémoires de la Madeleine nouvelle dans un petit cahier, vestige de mon ancien métier. Il n'aurait tout de même pas fallu que je m'embrouille les pinceaux ! Mais une fois la nuit venue, la question demeurait : pourquoi avoir décidé d'être une autre le temps de ces visites ?

Un cahier n'a pas suffi : j'en ai ouvert un second. Semaine après semaine, Michel P. était au rendez-vous. On m'avait signalé que d'un jour à l'autre il pouvait refuser ma visite et je m'attendais chaque fois à cette éventualité. Mais il venait toujours. Seul son aspect variait. La plupart du temps, son attitude indolente et insupportable était celle du cancre en fond de classe : celui pour lequel il faut développer des trésors d'imagination pour le sortir de sa léthargie. D'autres fois, il semblait agité, mais jamais au point de se lever à l'heure du départ. Puis un jour, on l'amena en fauteuil roulant. J'espérais qu'il m'explique mais il se tut et m'enjoignit de parler. Je m'exécutai. C'était l'enfance de Madeleine dans le café de son père. Un endroit très bruyant où elle avait rencontré toutes les catégories sociales, tous les caractères possibles et imaginables. Et

cette odeur de tabac qui vient vous prendre dès six heures du mat, à l'ouverture, quand vous êtes dans votre lit de petite fille à peine sortie de vos rêves. L'odeur du perco, aussi, avec le bruit qui va avec. Pour moi, la fille du directeur, née dans une école, cela faisait pas mal de changements.

Jamais mon père n'aurait accepté le surnom Tatate

Michel P. se contentait de hocher la tête et seuls ses yeux s'animaient dans son visage mort. À la fin, il me faisait peur avec son air impassible. Mieux valait ne pas savoir pourquoi il était là. Il relançait mon monologue d'un grognement ou parfois même d'un mot : « le bois », par exemple ou bien « les deux sœurs ». Je me lançai sans hésiter sur ces terrains familiers où je mêlais vérité et mensonges. C'était vrai que j'allais aux champignons une fois l'an avec mon grand-père. Vrai aussi que j'étais fille unique. L'invention démarrait avec Geneviève, ma sœur préférée, ma sœur aînée, celle à qui je racontais mes soucis de petite fille, celle qui me protégeait des gifles de ma mère - disparue en réalité lorsque j'avais 6 ans. Thérèse en revanche était ma bête noire : c'était aussi mon aînée, mais celle du milieu, donc la plus mal servie. Elle m'en voulait d'avoir vu le jour onze mois après elle et me le faisait payer comptant. Je grandissais donc au café avec mon père, ma mère et mes sœurs, sans parler des cousins et de la « Tatate Guitte » qui n'est que pure invention. Jamais mon «vrai» père n'aurait accepté que l'on appelle quiconque « Tatate ». Michel P. ne se lassait pas d'entendre les aventures de Madeleine tout comme mes élèves autrefois, celles de Delphine et Marinette, à accoler ces deux-là car elles étaient réellement sœurs. Je voyais parfois même l'ébauche d'un sourire dans son visage bouffi, ou encore ses yeux quitter momentanément les miens pour se plonger dans d'autres souvenirs.

Ma vie de légendes

J'avais envisagé de lui raconter Madeleine à l'école, mais il m'avait vite fait comprendre que l'école ne l'intéressait pas. Qu'est-ce que je vous disais ? Si j'avais avoué mon métier, il n'aurait pas tenu deux semaines. Je brodais alors à l'infini sur cette petite fille à nattes si étrangère à mon image d'autrefois que j'en aurais rougi si j'avais su.

Au fond, le mensonge, c'était tout moi. Je n'avais pas à me forcer pour inventer à l'envi des aventures ! Mon métier en avait bien tiré parti : j'étais intarissable pour les histoires. Du plus loin qu'il me revienne, quand j'étais moi-même à l'école, j'en avais construit, des légendes ! Que dis-je, des légendes ? Des épopées ! La fille du directeur racontait tant de bobards qu'elle avait été jusqu'à épouvanter ses camarades avec une imminente « bataille de Trafalgar ». Comme je vous le dis ! Et elle savait y faire ! Nul n'avait été épargné par la trouille tant les détails étaient criants de vérité. À la fin, elle s'était pris une belle trempée paternelle dont elle s'était rapidement remise en décrivant aux autres dans la cour la façon atroce dont elle avait reçu... le fouet ! À lire *Oliver Twist*, forcément... C'était plus fort qu'elle : raconter, narrer, réciter, dire, déclamer était son seul et unique centre d'intérêt. Le soir, lorsqu'elle rentrait dans cet appartement de fonction froid et vide, d'où n'émanait jamais de délicieuse odeur de cuisine, où le silence côtoyait l'insipide, elle était bien obligée de se débarrasser de ses balivernes, de les poser dans l'entrée avec son cartable jusqu'au lendemain.

Au Café du Stade

Le directeur, maître avant d'être père, ne l'aurait pas supporté. Pas plus qu'il ne supportait la gamine incontournable qui siégeait en face de lui chaque soir et à laquelle il n'avait rien d'autre à dire que : « Mange » ou « Tais-toi ! »

Elle était plus sympa, la Madeleine de mon histoire, non ? La preuve, c'est qu'un jour, le psy de la pénitencière m'avait appelée pour me remercier : depuis le début de mes visites, Michel P. allait mieux. Allait-il mal, auparavant ? « Secret professionnel », me fut-il objecté. Je devrais m'en contenter, une fois de plus.

Après, j'ai épié sur le visage de mon interlocuteur tous les signes de plaisir que pouvaient susciter mes sornettes. Je remarquais qu'il était sensible aux histoires sentimentales : j'y allais donc de mon petit couplet romantico-sirupeux, lui annonçant en titre les fiançailles rompues de Madeleine. La pauvre : à 27 ans, alors qu'elle croyait bientôt convoler, ne voilà-t-y pas que Robert, son promis, se fait la belle avec une Italienne. Et tout le monde de pleurer *Aux Amis du Stade*, le café de l'épisode précédent : le père, la mère, les sœurs... C'est là que je vois les larmes perler aux yeux de l'ectoplasme, à qui je n'en veux plus d'être ainsi depuis que je sais qu'il va mieux grâce à moi.

Les cahiers s'entassaient sur mon bureau comme avant. Sauf que je ne fais pas mes corrections en rouge, mais au crayon de bois. En me relisant, je regarde si Madeleine tient la route. Elle semble bien engagée dans la vie, maintenant. Plus que quelques épisodes et l'on arrivera à sa retraite.

Madeleine, c'est votre vrai prénom ?

En attendant, Michel P. m'écoute toujours avec beaucoup d'attention. J'arrive à lire sur son visage. Un jour, il m'a demandé une chose étrange : « C'est votre vrai prénom, ça, Madeleine ? – Ben oui... Pourquoi ?

Ça ne collait pas avec ma personnalité, bêtement. Cette question lui avait demandé tant d'efforts que je n'ai pas souri. À la maison, je ne parlais jamais de la Centrale. J'esquivais, comme je l'aurais fait pour préserver des amours clandestines. J'avais fini par dissocier totalement la Madeleine de toujours à celle que je composais ici : un vrai boulot de schizophrène ! Mais comme Michel P., j'y avais pris goût. C'était devenu si indispensable pour moi que j'anticipais mes visites. Avec le récit de ma soixantaine, il faudrait peut-être créer de nouveaux personnages, de nouveaux cadres, et cette activité m'occupait à plein temps. Je la trouvais sympa, ma Madeleine, celle qui me ressemblait si peu. Je la trouvais tellement libre. Elle était allée à l'université, elle avait eu des amants, elle partait en vacances avec ses amis l'été... Et la vraie, qu'avait elle fait ?

Puis un jour, il n'est pas venu. Il était mort. J'ai alors appris qu'il était très malade, de plus en plus malade. Et puis qu'il s'était toujours proclamé innocent. Mort dans ces murs pour rien, en somme. J'ai pleuré cet ami, lui qui n'en avait jamais été un, mais que mes mensonges avaient rapproché de moi. J'ai quitté la salle d'attente : personne ne m'attendrait ici, à présent.

Je ne savais rien de lui, ni lui de moi

J'ai croisé le psy qui m'a tendu une enveloppe. J'avais trop mal pour l'ouvrir. J'ai pour la dernière fois franchi les barrages de matons, de grilles, de poêles à frire. J'ai repris mes « métaux » dans le petit carton. Puis je suis sortie. Comme moi, il était libre, enfin. J'ai longé les parkings, à rebours des familles qui patientaient devant la guérite. Je ne savais rien de lui ni lui de moi, mais il était en paix. Je me suis assise au volant. Quelque chose me gênait dans ma poche : l'enveloppe du psy ! J'y ai trouvé une lettre à en-tête : « *Madame, nous vous prions de bien vouloir trouver une lettre de Monsieur P. qui vous est adressée...* » J'ai renoncé à lire le verbiage médical et me suis empressée de découvrir les feuillets suivants. Une drôle d'écriture m'a alors sauté au visage. Une écriture torturée qui avait dû donner beaucoup de mal à son auteur.

Chère Madeleine,

Je me permets de vous appeler ainsi car au cours de ces deux années, vous m'êtes devenue proche. J'ai attendu nos rendez-vous avec fièvre et je sais que bientôt nous ne nous verrons plus. Je tenais à vous dire à quel point vos contes m'ont captivé, car il s'agissait bien de cela, n'est-ce pas ?

Je vous vois sourire... Croyiez-vous pouvoir berner un vieux singe comme moi ? Non, chère Madeleine, je n'ai pas été dupe un instant, pas plus que je ne vous ai vue dans la peau d'une bibliothécaire. Une enseignante, très certainement. J'en ai croisé des tas comme vous, au lycée.

Une petite lucarne sur la vie

Cela vous en bouche un coin, hein ! Eh bien oui, j'étais prof, le genre de type qu'on ne remarque jamais, qui ne fait pas de vague. La victime idéale, en somme, à moins que le mot « coupable » ne soit plus approprié. Une jolie fille. Un pervers. Et toute ma vie qui bascule d'un jour à l'autre. Les soupçons, les soi-disant preuves, et mon arrivée en centre pénitentiaire. Ma terreur. La honte vis-à-vis de ma famille. Les humiliations constantes dont j'ai fait l'objet ici et devant les tribunaux. Ma maladie, enfin, venue comme une nouvelle trahison couronner ces années de mensonge et de douleur.

Et puis vous. Votre ponctualité et votre disponibilité. Votre goût pour le détail qui a réussi à rendre vivante la plus insignifiante des anecdotes. Je vous sais gré de m'avoir menti : votre vie devait bien valoir la mienne. En revanche, je ne saurais trop vous conseiller de consigner vos histoires par écrit. D'autres que moi auront plaisir à les lire.

Ne vous étonnez pas que ma lettre soit antérieure à notre ultime rendez-vous : j'ai pris de l'avance afin d'aller jusqu'au bout. En espérant bien sûr que les médecins ne m'aient pas menti à leur tour. Comme si vivre un jour supplémentaire de ce calvaire pouvait apporter un quelconque réconfort !

En attendant les adieux, chère Madeleine, je vous adresse mes derniers remerciements : vous m'aurez proposé, lors de ces deux années, une petite lucarne sur la vie.

Le dénommé Kader

À présent que je suis définitivement libre, il ne m'en restera que le plus plaisant souvenir. J'ose vous embrasser, Madeleine, car si l'on peut se méfier d'un vivant, on ne peut rien refuser à un mort. J'espère que vous excuserez cette... liberté.

J'ai relu cette lettre une fois, deux fois, pour conserver un peu plus longtemps cette intimité avec Michel. Mes yeux pleuraient comme deux fontaines. Quoi de plus normal, pour une Madeleine, dont seul le nom n'était pas usurpé ? J'ai regardé le bâtiment qui se détachait en contrebas sur le ciel sombre puis j'ai quitté, définitivement, l'enceinte de la Centrale. Ce n'était pas pour moi, toute cette désolation. Et de regretter d'y être un jour entrée...

Arrivée à la maison, je relus la fameuse lettre. Puis je m'intéressai à celle du médecin. Après les remerciements d'usage, suivait une nouvelle proposition de visite pour un dénommé Kader S... J'ai tout d'abord pensé : « Plus jamais ! » Puis dans un second temps : « Après tout... »

Parce qu'au fond, Kader... Il ne connaissait pas encore Mireille...